



Didier Bottineau

CNRS, MoDyCo, Université Paris Ouest (Nanterre), France

Énonciation et neurosciences cognitives. Dans sa formulation même, le titre de ce numéro de *Synergies Europe* laisse entendre la nécessité et la difficulté de faire se rencontrer deux domaines de recherche. A priori, l'adjectif *cognitives* pourrait, en facteur commun, porter aussi bien sur *énonciation* que sur *neurosciences*. L'expression *neurosciences cognitives* est instituée : le moteur de recherche google en détecte 113000 occurrences en langue française (1^{er} novembre 2011) et wikipedia définit ce terme comme « le domaine de recherche dans lequel sont étudiés les mécanismes neurobiologiques qui sous-tendent la cognition (perception, motricité, langage, mémoire, raisonnement, émotions...). C'est une branche des sciences cognitives qui fait appel pour une large part aux neurosciences, à la neuropsychologie, à la psychologie cognitive, à l'imagerie cérébrale ainsi qu'à la modélisation. ». Cette définition pose clairement l'objet étudié, ses composantes, l'articulation interdisciplinaire et la méthodologie. Pour sa part, le terme *énonciation* en linguistique est défini (dans wikipedia) comme « l'acte individuel de production d'un énoncé, adressé à un destinataire, dans certaines circonstances ». L'article en question ne fait pas mention des « théories de l'énonciation », lesquelles ne semblent pas bénéficier à ce jour d'un article spécifique, pas plus que de l'accès à une ou des références évidentes qui en fixeraient les contours.

La tâche complexe de ce numéro de *Synergies Europe* est entre autres de couvrir à la fois la question de « l'énonciation » et des « théories de l'énonciation » dans leurs relations aux neurosciences cognitives. Un indice de la difficulté est encore fourni par l'article « énonciation » de wikipedia : le terme *cognition* (ou ses dérivés) en est totalement absent, si ce n'est sous la forme du lien « grammaire cognitive », en toute dernière position. Par curiosité, tentons alors la combinaison inédite « énonciation cognitive », qui nous est inspirée par une interprétation ludique du titre de ce numéro. Elle n'est détectée qu'en six occurrences, dont une dans la version française de *Lire Wittgenstein, dire et montrer* de Joachim Schulte (traduit par Marianne Charrière et Jean-Pierre Commetti, L'Éclat, 1992). L'expression est-elle interdite au point de susciter une telle autocensure et la nécessité du détour par la traduction pour la voir surgir sous la forme d'hapax quasiment transgressifs ? La recherche (google) des termes associés *énonciation* et *cognition*, cette fois non regroupés en une expression par

des guillemets, livre des résultats non moins parlants : en « pole position », l'appel à communications du présent numéro, signe de son actualité et de sa saillance dans l'environnement détectable de ces co-occurrences ; à la suite, une série d'études pointant le caractère problématique de la relation entre ces notions dans des domaines particuliers et généraux, comme celle de Mathieu Valette en 2006 (« Énonciation et cognition, deux termes in absentia pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume »), celle de Gilbert Lazard en 2007 (« La linguistique cognitive n'existe pas », en réponse à Fuchs et Victorri 2004 *La linguistique cognitive*, et suivi en 2009 d'une réponse de Catherine Fuchs, « La linguistique cognitive existe-t-elle ? ») ; enfin, une série d'études particulières pointant les liens possibles entre énonciation et cognition, comme celle d'Abdou Elimam (2013 : 85-91) : « Charles Bally précurseur d'une linguistique cognitive de l'énonciation¹ », cette expression *linguistique cognitive de l'énonciation* étant elle-même un hapax à ce jour, donc une création originale.

Le terrain sur lequel s'engage ce numéro est caractérisé par un contraste cinglant. D'un côté, la nécessité et légitimité de soumettre l'énonciation à l'épreuve des neurosciences est évidente depuis longtemps. Elle tient à un ensemble de raisons explicitées par Abdou Elimam dans le premier article de ce recueil : la fonction de langage repose sur des processus, elle est opératoire, elle articule des actes de représentation et d'expression, elle implique des structures de conceptualisation elles-mêmes dynamiques ; elle articule le raisonnement et l'émotion, l'action et la perception. La parole, les langues et le langage humains, chacun à son niveau, sont des instanciations particulières de la relation corps (au singulier et au pluriel) dans le monde / esprit dans le(s) corps (isolés et en interaction), relation que l'on pose provisoirement et à titre « conservateur » en ces termes binaristes avant d'approfondir la question. Les objets et processus décrits ou postulés par l'énonciation, les théories de l'énonciation et les linguistiques cognitives de tous paradigmes (le générativisme chomskyen issu de l'émergence du paradigme cognitiviste computationnel en réaction au behaviorisme ; les linguistiques cognitives issues du déclin de la sémantique générative ; le connexionnisme ; la cognition dite des « 4 E » par Menary : *embodied, embedded, enactive, extended*) entrent naturellement dans l'espace exploré par le radar des neurosciences avec leurs questionnements et leur méthodes : peut-on faire en sorte que des processus spéculatifs comme « le tenseur binaire radical » de la psychomécanique ou « le parcours » de la théorie des opérations énonciatives puissent un jour être considérés comme émergents à partir de l'activité neurophysiologique observable ou modélisable, et être pris en compte comme des concepts heuristiques opératoires au sein des neurosciences qui se les approprieraient avec leurs propres protocoles ? D'un autre côté, cette évidence que l'on peut qualifier de « puissancielle », ou « programmatique » dans les conclusions de l'article d'Abdou Elimam, demande à être étayée par un travail préparatoire conséquent en vue de la

rendre « actualisable ». Il s'agit d'abord de reconnaître que la cognition langagière a constitué un objet d'étude bien antérieur à l'apparition du terme cognition, ce qui fait par exemple qualifier Gustave Guillaume d'« aïeul tutélaire de la linguistique cognitive à la française » par Rastier en 1993. Il s'agit ensuite d'expliciter précisément ce en quoi une théorie énonciative en linguistique est cognitive au point de s'exposer à l'appropriation en tant qu'outil heuristique (et plus si affinités) au sein des neurosciences cognitives. Et il ne s'agit pas encore, loin s'en faut, de concrétiser une désirable *neuro-énonciation*, terme apparemment encore inédit d'après google. On ne trouvera donc pas encore, dans ce numéro, d'étude à proprement parler « neuro », en particulier neurophysiologique, et c'est précisément ce qui justifie son existence.

Ce que l'on y trouvera, en revanche, c'est la mise en perspective de certains aspects des théories de l'énonciation de nature à soulever un questionnement exploitable du point de vue des neurosciences. De manière lapidaire, on dira pour commencer que l'énonciation interroge la cognition langagière « côté âme », en proposant des modèles de processus munis de propriétés neuro-compatibles, alors que les neurosciences cognitives interrogent la cognition « côté corps », en cartographiant des zones d'activité, en mesurant des temps de réaction, en modélisant des interconnexions étendues sur des fréquences de décharges définies. La cognition « côté âme » est typiquement représentée par les théories que l'on pourrait rapprocher des automatismes psychologiques de Pierre Janet : le générativisme chomskyen, anti-énonciatif en ce qu'il fonctionne indépendamment de la question du sens et de la relation empirique liant le sujet à autrui et aux circonstances ; la psychomécanique guillaumienne, énonciative en ce qu'elle se présente globalement comme un générateur d'actes d'expressions (sémantiques) lui-même formé d'une orchestration de générateurs d'actes de représentations (les psychosystèmes de langue), avec leur principe chronologique (le temps opératif, qui pourrait exister sous une forme différente chez Chomsky), leur modèle topologique (le tenseur binaire radical) et séquentiel (tensions et saisies). Le générateur guillaumien est énonciatif en ce qu'il est un générateur formel du sens qui peut être modélisé hors contexte en amont de sa mise en œuvre (les psychosystèmes de langue) mais ne s'observe que réalisé par sa mise en œuvre (actualisation) lors de la production de discours contextuellement situé. Cette distinction langue / discours, comprise comme moteur cognitif disponible et utilisable, se prête par principe au questionnement neuro-cognitif. Toutefois, cette formulation initiale soulève un certain nombre de questions et de problèmes, que diverses approches énonciatives s'emploient à traiter, faisant par là-même progresser la neurocompatibilité des propositions effectuées. Ces questions semblent pouvoir être ramenées à un problème unique, celui de la question de la séparation des « côté corps » et « côté « âme » que l'on posait initialement. La discussion commence avec Maurice Toussaint (article de Francis Tollis, ce volume), qui

n'a eu de cesse de contester le binarisme guillaumien, tant du côté de la topologie (contestation du tenseur binaire radical) que de celui de la sémantique (contestation du statut des actes de représentation) ; cette entreprise suppose un double ancrage matériel et empirique : d'une part, le modèle se veut compatible avec les connaissances de la dynamique neuronale (*neurosémanique* épistémique) et de la psychologie développementale piagétienne (génétique) ; d'autre part, il prend en compte l'expérience de l'articulation motrice du signifiant vocal et de ses effets perceptuels (à partir de *Contre l'arbitraire du signe*). Les propositions de Toussaint peuvent être débattues, en particulier la question de la reprise d'un modèle génétique au niveau des systèmes de langue, mais l'apport crucial réside dans un réancrage de la pensée guillaumienne dans *les deux corps* qui encadrent l'activité langagière, l'infacorps neuronal (inaccessible à l'expérience sensible) et le supracorps somatique (sensible et contrôlable par la motricité). Ainsi, Toussaint, en raisonnant sur la théorie de Guillaume, parvient à atténuer la disjonction des côtés corps et âme en faisant du second le croisement ou la synthèse des modes opératoires propres aux deux niveaux d'analyse du premier, ce qui est une importante contribution en vue d'un rapprochement vers les neurosciences cognitives.

Cette question de la matérialité et de la corporéité des processus cognitifs langagiers est omniprésente dans le volume. Elle intéresse en premier lieu les approches qui accordent à l'expérience du signifiant linguistique un rôle crucial dans la modélisation des processus sémantiques qu'on leur prête. Du côté de la submorphémie grammaticale, ceci concerne la cognématique, proposée par l'auteur de ces lignes depuis 1999, convoquée dans ce volume par l'étude de Gabrielle Letaltec sur l'évolution de la linguistique du signe à celle du signifiant et la relation cognématique / interlocution chez les hispanistes français, et par celle de Stéphane Pagès sur l'iconicité phonologique et son application au marqueur *a* en espagnol. Dans le domaine du lexique, il s'agit ici de la théorie de la saillance submorphologique de Michael Grégoire, qui traite de mécanismes d'invariance et d'énantiosémie. La corporéité de l'expérience langagière ne se limite pas à celle du signifiant grammatical ou lexical avec leurs composantes submorphémiques, elle concerne également l'énoncé dans son extension temporelle. Ceci nécessite une approche temporalisée de la syntaxe, dont on trouve les prémisses chez Valin (*Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe* en 1981), une systématisation dans les travaux en chronosyntaxe d'Yves Macchi depuis les années quatre-vingt ; et une approche temporalisée de la construction du sens comme on la trouve chez Cadiot et Visetti (motifs, profils, thèmes) et encore chez Yves Macchi avec la chronosémanique. Ce type d'approche est ici représentée par l'étude de Claude Delmas sur le conflit de genre entre le sujet et l'attribut, en partie fondée sur une relation chronosémanique / chronosyntaxe. Enfin, la corporéité de l'expérience langagière réside également

dans celle de l'intersubjectivité, que l'on peut lapidairement scinder en dialogisme et dialogisme : le dialogisme, ici défini comme le rapport que le sujet parlant met en scène entre une figuration abstraite de lui-même comme source du dire apparent (le locuteur) et des figurations d'autres sources énonciatives fictives ou avérées, nécessaires ou utiles à la construction de positionnements médiatifs et polémiques ; et le « dialogisme », ou traitement des rapports interlocutifs éprouvés dans le dialogue ou anticipés dans les productions langagières non immédiatement interactives. Cette question est centrale pour l'étude des métapraxèmes de Laurent Fauré, pour l'émergence de la théorie de la relation interlocutive de Douay et Roulland que l'étude de Letallic articule avec la cognématique, et pour la section de l'étude de Delmas qui relie l'approche chronosémantique aux faits de présupposition et de médiativité. Cet intérêt pour la pluralité intersubjective est à la fois ancien et récent : ancien pour la question de l'énonciation au sens ducrotien, la polyphonie, la médiativité ; récent pour la théorie de l'interlocution, qui voit la morphosémantique grammaticale des systèmes de langues comme les marqueurs de configurations dynamiques abstraites et répliquatives de la relation interlocutive en termes de conjonction et disjonction. Il ne s'agit pas d'encoder des configurations dialogales matérielles articulant des interlocuteurs empiriques : ce modèle possède une dimension épistémogénétique comparable à celle de Toussaint, pour le domaine de la synthèse de ce qu'on pourrait appeler la cognition de l'interlocution. De la même manière, le dialogisme, longtemps réservé aux études du discours, fait désormais l'objet de recherches théoriques sur des faits de langues comme le conditionnel en s'appuyant occasionnellement sur des analyses submorphémiques, ce qui rend possible une articulation à la fois avec les analyses submorphémiques comme la cognématique et la théorie de la relation interlocutive. Pour le raccord avec les neurosciences, il convient de souligner le caractère social de l'ensemble de ces approches. Sous cet angle, elles contrastent avec le guillaumisme, centré sur l'étude de la langue hébergée par un sujet parlant théorique envisagé hors de l'interaction réservée au discours. Du côté de la cognition à l'américaine, on observe actuellement les développements corrélatifs de la sociolinguistique cognitive et de la linguistique sociocognitive (pour les méthodes et objectifs, cf. l'étude de W. Hollman en libre accès²). D'un côté comme de l'autre, ces courants sont voués à alimenter le domaine plus vaste des neurosciences sociales, dont certains tenants comme Chris Frith disent travailler sur le *nous*. L'articulation corps / socialité en œuvre dans le devenir de l'énonciation concerne les sciences cognitives en général et les propositions réalisées dans le volume ici présent sont de nature à contribuer au rapprochement.

Pourquoi cette question est-elle aussi importante ? Parce qu'elle rend nécessaire l'intégration à la linguistique de concepts à ce jour encore largement exotiques tels que l'enaction, la perçaction, la complexité, la vicariance, diversement représentés dans

ce volume. Pour en comprendre les enjeux, résumons succinctement comment ils ont fait leur nécessaire apparition dans mes propres travaux dans le sillage des questions soulevées par la cognématique. La théorie des cognèmes s'est imposée par nécessité à l'occasion de ma thèse (1999) consacrée à la syntaxe de l'infinitif anglais dans le cadre guillaumien. Il s'agissait de discuter de la pertinence de l'application du modèle psychomécanique à l'anglais en renonçant à une chronogenèse classique, inadéquate pour cette langue compte tenu de la pauvreté flexionnelle du verbe de langue, et de lui substituer un modèle de la construction des relations syntaxiques sujet / prédicat à partir d'une forme primitive *to*. A ce stade, l'originalité ne réside que dans l'application à la syntaxe et à la construction du discours de modèles que la psychomécanique orthodoxe réserve à la morphologie des formes de langue. Mais l'élaboration du modèle suppose la prise en compte de *to*, des auxiliaires modaux et grammaticaux dont *do*, et leur mise en système repose pour une part sur la prise en compte d'analogies submorphémiques comme *t/d* de *to/do*, comme le fait Guillaume pour les temps verbaux du français, le *r* de l'infinitif et du conditionnel, et bien d'autres. Dans le cas de l'anglais, cette démarche s'avère anormalement surproductive par rapport au français, englobe nombre d'observations disparates effectuées par Bloomfield, Bolinger et bien d'autres (dont Claude Delmas, à l'époque de sa propre thèse, avec la suggestion *who = wh-o*). Il apparaît rapidement que l'ensemble de la morphosémantique grammaticale de l'anglais s'explique par des éléments formateurs auxquels on peut attribuer un processus élémentaire de traitement sémantique, souvent en relation avec l'articulation phonatoire : les cognèmes, qu'Abdou Elimam préférerait voir nommer « phognèmes » (ce volume), non sans raison. Mais à l'époque (1999-2005), les cognèmes n'étaient encore qu'un marqueur d'encodage : côté âme, des processus cognitifs munis d'un certain profil ; côté corps, des articulations qui les reproduisaient iconiquement par des moyens somatiques (moteurs et perceptuels), les rendant intelligibles pour l'allocutaire. Le marquage vocal n'était que le transmetteur d'un profil mental, d'où l'accent mis sur le versant cognitif dans la terminologie. La cognématique de ces années exploratoires a rencontré une hostilité parfois acerbe de certains anglicistes, et le fait est que vu de l'intérieur de la linguistique, dans l'ignorance de ce qui se passait ailleurs, elle paraissait bien isolée et une curieuse poursuite du guillaumisme qui renouerait avec le phonosymbolisme. Les choses changent avec mon adhésion à l'Association pour la Recherche Cognitive, une suggestion de François Rastier, de nature à faire contextualiser ce travail dans une perspective plus interdisciplinaire. Les écoles d'été sur l'enaction de 2006, 2007 et 2008 déterminent l'explicitation du véritable terrain d'action des cognèmes : l'articulation n'encode pas la cognition, elle en est le vecteur, pour autrui (parole vocale adressée) comme pour soi-même. La parole serait une exécution ou une simulation motrice permettant d'amorcer des actes de synthèse sémantique : nous voilà au cœur de la corporéité de la phénoménologie merleau-pontyenne, et dans l'*embodiment*

radical de l'enaction (pas celui des contenus des représentations, mais celui des actes qui en permettent l'avènement). L'enaction amène à reconsidérer le signifiant comme la réexécution de gestes et la restaurations d'impressions sensibles déjà éprouvées antérieurement dans le cadres d'autres direns déjà rencontrés dans l'interaction avec autrui ou soi-même : l'ancrage corporel, moteur et sensoriel, fonde la récupération de connaissances et d'états mentaux enregistrés dans le rapport à autrui. La sémantique de la vocalisation est donc ancrée dans l'interaction, la socialité, le dialogisme, la normativité des modèles antérieurs, l'exemplarisme ; elle ne peut être de type cratylien (qui suppose un acte de logothèse, la détermination créatrice et fondatrice d'une adéquation entre le mot et l'Idée au sens platonicien, pas son apparence sensible). La parole est donc désormais envisagée comme une technique motrice, vocale, de contrôle d'actes de conceptualisation intentionnelle, pour soi-même comme pour autrui : elle joue un rôle direct dans l'auto-détermination d'états mentaux, d'actes de conscience (de soi dans le monde face à autrui et en engagement situationnel). Une *technique* d'auto-détermination des formes et contenus de la conscience par la seule action du corps et indépendamment de l'environnement : une discipline corporelle permettant de tout (se) faire imaginer en n'importe quelles circonstances, comme parler du désert dans une salle de classe où rien d'autre que le mot *désert* ne saurait susciter une conjonction attentionnelle sur un objet absent que l'on peut faire imaginer à qui ne l'a jamais vu, même en photo. Une technique, pas la seule - celle qui repose sur des unités (lexicales, grammaticales), des règles d'enchaînement (syntaxiques) et de variations prosodiques extraites d'un historique dialogique d'interactions verbales, et sur des habitudes d'enchaînement logique et rhétorique, à la différence de la perception et de l'action non verbale, sous-tendus par d'autres types de normativités et d'entraînements. Le langage devient une interface enactive parmi d'autres, il permet de produire des actes de connaissance d'un format précis.

Tout ceci rend nécessaire un paradigme de linguistiques informées de la 4-E cognition, la reconsidération des actes de signification en tant que coordinations intersubjectives incarnées génératrices d'actes mentaux corrélatifs typiquement langagiers (qui sont une forme d'intelligence parmi toutes celles dont l'humain est capable), avec les conséquences que cela a pour la syntaxe, la morphosémantique lexicale et grammaticale, la chronosémantique, la médiativité. Ces orientations requièrent également la reconsidération de la question de l'expérience du sens : le sens linguistique comme opération de synthèse médiée par des actes vocaux, lui-même articulée par rapport à cette autre synthèse qu'est la perçaction, la création d'une impression sensible de monde ambiant où s'inscrivent les projections anticipatrices de simulation motrices mémorisées. Voir la chaise comme objet sur lequel on s'assied comme le fait l'être humain avec son corps de référence, le mur comme objet qui arrête la marche du bipède

qui l'a imaginé et construit, la perçaction est la synthèse d'un Umwelt qui articule ce que pose le signal traité et ce que présupposent et impliquent les simulations motrices que l'on y incruste à la manière d'un acte de prédication. La vision est l'art de synthétiser à partir d'un échantillon de signaux ambiants, un théâtre d'actions prévisibles et possibles, un « opéra » offert à l'engagement du corps, lui-même introduit à sa propre conscience de lui-même dans cet environnement simulé par la même opération. La parole s'ajoute à cela comme une intervention vocale qui modifie les conditions de percevabilité réelles ou simulées de cette opéra de synthèse, de manière à le rendre plus signifiant qu'il ne l'est déjà, et différemment. Le langage ne parle pas du monde en tant que prédonné ; la parole intervient sur la synthèse perçactive automatique, immédiate et inconsciente d'elle-même, en en modifiant intentionnellement et consciemment les propriétés, faisant advenir de nouvelles strates de sens vécu et thématiques par l'action qui l'engendre - d'où l'impression que le langage parle du monde « préexistant », l'illusion efficace de la référence, l'évidence nécessaire de la relation encodage / décodage et de la transmission du sens. On peut penser la parole humaine comme une intervention motrice sur la perçaction selon des modalités normatives et sociales, une langue comme le système de ressources coordonnables à cet effet, et le langage comme la discipline éthologique propre à l'espèce qui regroupe ces systèmes vicariants. Par ce type de questionnement, on peut concevoir le langage comme un objet omnidisciplinaire, que peuvent s'approprier les disciplines particulières en se répartissant les tâches et en intégrant mutuellement les produits des avancées des autres.

La relation énonciation et neurosciences étudiée dans ce volume est tout sauf anodine. Elle contribue à faire progresser l'examen de la nature profonde de l'activité langagière, de sa contribution à la formation de la condition humaine, et à faire formuler un questionnement cohérent qui intègre et articule d'entrée de jeu les participations des différentes disciplines intéressées, elles-mêmes amenées à reconsidérer des éléments de leur questionnement de l'intérieur. Le présent volume est appelé à apporter une contribution significative dans cette direction.

Notes

1. In: *Synergies Espagne* n°6/2013, Charles Bally : *Moteur de Recherches en Sciences du Langage*, Sophie Aubin (coord.), [En ligne]: http://gerflint.fr/Base/Espagne6/Article5Abdou_Elimam.pdf [Consulté le 20-11-2014].

2. http://www.academia.edu/937867/Constructions_in_cognitive_sociolinguistics [Consulté le 20-11-2014].